

LA BATAILLE DES ÉTOILES

J'ai vu parmi les astres la menace du Soleil clair,
Et j'ai vu de la Lune la colère effroyable dans les éclairs.
Voici la bataille des étoiles, Dieu dirige le combat immense.
Du Soleil d'énormes flammes dans la bataille se lancent.
L'étoile du soir se précipite pour prendre à revers le Lion.
Et la Lune à deux cornes a brisé son visage rond.
Le Capricorne a brisé les tendons du jeune Taureau,
Mais le Taureau a ôté du Capricorne tout espoir de reparaître bientôt.
Orion a secoué à tout jamais le joug qui le courbait sur place,
Et la Vierge avec les Gémeaux a changé de place.
Les Pléiades ne brillent plus, le Dragon dit non à la Voie Lactée.
Les Poissons tremblent devant le Lion ceinturé.
Le Cancer se met à bouger, car il a peur d'Orion,
Et le Scorpion attaque de sa queue le terrible Lion.
Le Chien s'enfuit loin des flammes que le Soleil lui lance.
Le Verseau enflamme la colère de l'étoile du soir pleine de violence,
Le Ciel lui-même se lève et excite les combattants à la guerre,
Enflammé de fureur, il les précipite en bas jusqu'à la terre,
Et d'un seul coup, frappés et jetés dans les flots de l'Océan,
Ils mettent le feu à la terre entière. Et le ciel sans aucune étoile resta demeurant.

Nous avons pénétré au cœur de l'infiniment petit, brisé ses univers tourbillonnants, et leur colère fera un jour sauter notre globe dans un tel éclair de lumière que les habitants du soleil cligneront des yeux. Il ne restera rien de la terre, ni débris, ni fumée, ni odeur. Il ne restera rien des hommes et de leur domaine, ni fantôme, ni aucun nom gravé sur aucune pierre, ni le lent oubli des sables et des cendres sur les ruines. Nous serons devenus une onde immatérielle, un pur transparent frémissant, qui parti tout à coup de ce point dans l'infini, à la vitesse absolue de l'idée, s'enfoncera toujours plus loin dans les abîmes de partout, à la rencontre de la limite qui n'existe pas.

René Barjavel, Tarendol

Élévation

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par-delà le soleil, par-delà les éthers,
Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillones gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur ,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
Vers les cieus le matin prennent un libre essor,
- Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

CHARLES BAUDELAIRE

Quand vous songez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent ou comme de l'air, et cela est quelque chose; mais l'infini, si vous ne le comprenez en général, vous le concevez au moins par parties, puisqu'il n'est pas difficile de se figurer, au-delà de ce que nous voyons de terre et d'air, du feu, d'autre air, et d'autre terre. Or l'infini n'est rien qu'une tissure sans bornes de tout cela. Que si vous me demandez de quelle façon ces mondes ont été faits, vu que la Sainte Écriture parle seulement d'un que Dieu créa, je réponds qu'elle ne parle que du nôtre à cause qu'il est le seul que Dieu ait voulu prendre la peine de faire de sa propre main, mais tous les autres qu'on voit, ou qu'on ne voit pas, suspendus parmi l'azur de l'univers, ne sont rien que l'écume des soleils qui se purgent. Car comment ces grands feux pourraient-ils subsister, s'ils n'étaient attachés à quelque matière qui les nourrit ?

Or de même que le feu pousse loin de chez soi la cendre dont il est étouffé; de même que l'or dans le creuset se détache en s'affinant de la marcassite qui affaiblit son carat, et de même encore que notre coeur se dégage par le vomissement des humeurs indigestes qui l'attaquent; ainsi ces soleils dégorgent tous les jours et se purgent des restes de la matière qui nourrit leur feu. Mais lorsqu'ils auront tout à fait consumé cette matière qui les entretient, vous ne devez point douter qu'ils ne se répandent de tous côtés pour chercher une autre pâture, et qu'ils ne s'attachent à tous les mondes qu'ils auront construits autrefois, à ceux particulièrement qu'ils rencontreront les plus proches: Alors ces grands feux, rebrouillant tous les corps, les rechasseront pêle-mêle de toutes parts comme auparavant, et s'étant peu à peu purifiés, ils commenceront de servir de soleils à d'autres petits mondes qu'ils engendreront en les poussant hors de leurs sphères. Et c'est ce qui a fait sans doute prédire aux pythagoriciens l'embrasement universel.

Cyrano de Bergerac, Les Etats et Empires de la Lune

Vénus au ciel

Une averse a lavé le ciel. Il se fait tard.
Le creux de la vallée est couvert de brouillard ;
Mais sur les coteaux clairs luit au loin la feuillée,
Et le firmament mêle à la forêt mouillée
Des palpitations de clarté pâle. Amis,
L'heure est propice : allons, par les bois endormis,
Dans les champs, au-dessus de la prairie humide,
Voir Vénus qui se lève à l'horizon limpide !

EMILE BLEMONT

Et maintenant ci-gît l'astre qui fut un monde.
Il va rouler obscur, désert, silencieux,
Squelette enseveli dans une nuit profonde,
Cadavre de planète errant parmi les cieux.
Pas le moindre écho, pas la moindre secousse,
Et deux globes géants se sont vaporisés!
Au lieu d'un cataclysme et d'inouis désastres
Causés par ces soleils sous mes yeux abimés,
J'aperçois à leur place une poussière d'astres.
En vaste nébuleuse ils se sont transformés.

Marc Bonnefoy, Excelsior! De soleils en étoiles

J'ai mordu à pleines dents
Un caillou ordinaire.
Il était habité
Par une longue histoire
Serrée comme un noyau.
C'était un goût bizarre
mêlé de nuit des temps,
de feu et de poussière.
J'ai remis sans attendre
le caillou par terre
bien à sa place
dans l'univers.
Il avait le goût bizarre
mêlé de nuit de temps,
de feu et de poussière.
C'était bon
à comprendre.

Recette

Choisissez une météorite de belle taille, de préférence sans poche pierreuse (elles sont d'ailleurs les plus rares et fort recherchées des savants); sciez-la selon son plus grand diamètre, qui va de la taille d'une noisette à celle d'une table de salle à manger; la dimension d'une petite citrouille est la plus convenable, mais elle excède déjà le format normal des pièces offertes sur le marché; polissez la surface de la coupe et la repolissez; laissez tremper plusieurs jours dans l'acide picrique ou trinitrophénol dilué; la solution n'attaquera pas avec la même rapidité le nickel et le fer; retirez le fragment, lavez et nettoyez pour retirer les traces de la corrosion; polissez à nouveau; alors apparaît et brille d'éclats différents la géométrie propre à l'échantillon : des entrelacs de triangles, des polygones imbriqués, système complexe d'obliques et de parallèles, qui se répètent comme semis de papier peint : les figures dites de Widmanstätten; ou bien des taches irrégulières, plus larges et d'éclat variable, comme moellons grossièrement assemblés ou provinces plus ternes ou plus luisantes sur une carte de métal. L'un et l'autre styles procurent les seuls dessins que l'homme connaisse, qui ne soient pas terrestres.

ROGER CAILLOIS

Derrière les étoiles il y a encore des étoiles
qui brillent plus finement.
Et derrière ces étoiles il y a encore des étoiles
qui brillent infiniment.
Vois-tu, l'univers est comme un ballon
gonflé par personne.
Si je voulais te le décrire, il me faudrait des mots
que n'ont pas les gens.
Alors je me contenterai de te parler de nos étoiles mondaines
qui pétillent adroitement dans le ciel.

Les étoiles sont allumées comme des veilleuses
éclairant la chambre infinie du monde.
Regarde au plafond
les lucioles qui rayonnent !
Une laitance tendre dans la nuit noire,
le chaos, les brouillons chiffonnés,
une grande tache d'encre noire
sur ta table d'écolier...
Une laitance tendre dans la nuit noire
de paillettes d'argent clairsemée...

Au ciel noir il y a des sortes de fleurs blanches
qui hurlent très fort leur lumière.
Pourquoi n'y aurait-il pas sur cette page blanche,
sur cette plage, cette prairie enneigée,
des sortes de fleurs noires
qui leur répondraient ?

Parmi elles, il y a celles
qui vivent de tout leur éclat.
Et puis il y a celles qui n'ont pas téléphoné
l'instant de leur mort.
Vois-tu, les étoiles
vivent dans tes yeux,
plus belles et plus lentes
qu'au dehors.

VINCENT CALVET

Il rêve.

Il ne voit pas plus loin
que l'étoile, éblouissante,
piquée
au bout de son nez.

LA NUIT MONTE

J'ai bien observé comment cela se passait
Quand le soleil est couché
C'est la mer qui s'assombrit
Le ciel conserve encore longtemps une grande clarté
La nuit monte de l'eau et encercle lentement tout l'horizon
Puis le ciel s'assombrit à son tour avec lenteur
Il y a un moment où il fait tout noir
Puis le noir de l'eau et le noir du ciel reculent
Il s'établit une transparence éburnéenne avec des reflets
dans l'eau et des poches obscures au ciel
Puis le Sac à Charbon sous la Croix du Sud
Puis la Voie Lactée

BLAISE CENDRARS

NUITS ÉTOILÉES

Je passe la plus grande partie de la nuit sur le pont
Les étoiles familières de nos latitudes penchent penchent
sur le ciel
L'étoile Polaire descend de plus en plus sur l'horizon nord
Orion — ma constellation — est au zénith
La Voie Lactée comme une fente lumineuse s'élargit
chaque nuit

Le Chariot est une petite brume
Le sud est de plus en plus noir devant nous
Et j'attends avec impatience l'apparition de la Croix du
Sud à l'est
Pour me faire patienter Vénus a doublé de grandeur et
quintuplé d'éclat comme la lune elle fait une traînée
sur la mer
Cette nuit j'ai vu tomber un bolide

BLAISE CENDRARS

Nuit stigmaté fourchu
nuit buisson télégraphique planté dans l'océan
pour minutieuses amours de cétacés
nuit fermée
pourrissoir splendide
où de toutes ses forces de tous ses fauves se ramasse
le muscle violet de l'aconit napel de notre soleil.

Aimé CÉSAIRE **Autre horizon**

Les merveilleux perdants (extrait)

Accrochés par le col au poids de la rosée,
Ils naviguent au cœur des temples sidéraux,
Issus de quelque été, d'une aube déposée,
Ils n'obéissent plus aux rites minéraux.

Lassés des vols têtus qui habitent l'espace,
Ils tombent de la nuit comme des oiseaux fous,
Déposant sur le jour une nouvelle trace,
Ils se frottent aux temps que d'aucuns disent loups.

Ils arrivent du nord, ils arrivent du froid,
Vêtus d'ombres menues et de gestes troublants.
On les dit « visiteurs » ou « poètes » parfois :
Ils ont le regard fou des merveilleux perdants.

Jean Chatard

BATTERIE

Soleil, je t'adore comme les sauvages,
à plat ventre sur le rivage.

Soleil, tu vernis tes chromos,
tes paniers de fruits, tes animaux.

Fais-moi le corps tanné, salé ;
fais ma grande douleur s'en aller.

Fais braire la cigale en haut du pin,
fais-moi sentir le four à pain.

L'arbre à midi rempli de nuit
la répand le soir à côté de lui.

Fais-moi répandre mes mauvais rêves,
soleil, bos d'Adam et d'Eve.

Fais-moi un peu m'habituer,
à ce que mon pauvre ami Jean soit tué.

Loterie, étage tes lots
de vases, de boules, de couteaux.

Tu débaïles ta pacotille
sur les fauves, sur les Antilles.

Chez nous, sors ce que tu as de mieux,
pour ne pas abîmer nos yeux.

Baraque de la Goulue, manège
en velours, en miroirs, en arpèges.

Arrache mon mal, tire fort,
charlatan au carrosse d'or.

Que j'ai chaud ! C'est qu'il est midi.
Je ne sais plus ce que je dis.

Je n'ai plus mon ombre autour de moi
soleil ! ménagerie des mois.

Soleil, Buffalo Bill, Barnum,
tu grises mieux que l'opium.

Tu es un clown, un toréador,
tu as des chaînes de montre en or.

Tu es un nègre bleu qui boxe
les équateurs, les équinoxes.

Soleil, je supporte tes coups ;
tes gros coups de poing sur mon cou.

C'est encore toi que je préfère,
soleil, délicieux enfer.

JEAN COCTEAU

VITE VITE ON FAIT UN VŒU

Tu sais
la nuit où nous avons sorti
les vieilles couvertures du grenier.
Où nous nous étions allongés
les uns très près des autres
juste devant la maison.

Tu sais
quand les insectes faisaient vibrer la terre
(chaude à travers la laine
tiède dans le souffle de l'air)
et que nous commentions
comme des savants pour rire
les galaxies et les constellations.

Tu sais
nous l'avions tous bien vue
la première étoile filante
et beaucoup d'autres après.

«Alors vite vite
on fait un vœu»
tu avais dit à ce moment-là.

Les étoiles elles étaient mortes
mais le vœu je l'ai fait
tu sais?

L'étoile chaleureuse vire de bord au poème
flottant sur le parcours des voiles échappées
Elle remonte sa dérive d'étincelle
dans son noyau de feu pesant
si lourde au fond de sa lumière
qu'elle s'enfonce dans les reflets mouvants
Le vide absorbe son étrave de flambeau
déchirant l'autre surface de la nuit
Plus dense que les matières du feu qui s'allume
elle coule dans un brasier d'absence

La mémoire de l'espace éclaté
garde un peu le décor du temps
L'étoile glisse encore une écume
au bord des vagues sombres
Privilège des rêveries montantes
lisière provisoire de ce qui fut
elle scintille au revers des ombres
n'existant que pour elles maintenant

La nébuleuse des couples en régates
passe avec espoir les bouées dansantes
sur la meute des lames ébréchées
Leurs ciels de vie se chargent de trous noirs
Maurice Couquiaud, Trou Noir

LE ROND ET L'ETOILE

Pour faire une étoile à cinq branches
Ou à six ou davantage
Il faut d'abord faire un rond

Pour faire une étoile à cinq branches...
Un rond !
On n'a pas pris tant de précaution
Pour faire un arbre à beaucoup de branches
Arbres qui cachez les étoiles !
Arbres !
Vous êtes pleins de nids et d'oiseaux chanteurs
Couverts de branches et de feuilles
Et vous montez jusqu'aux étoiles !

ROBERT DESNOS

Un tremblement d'éther. Une fissure
d'où gicle un faisceau d'ions et de flammes
noués par la racine et la rosace.
Salves - scories de bruits et de couleurs
énucléées - collisions d'aurores.
Grappe de foudre. Et l'onde concentrique
des vibrations sur la vitre d'un rêve.
Caillots d'échos coagulant un quartz,
et la nuit fond d'un bloc. Et sa banquise
forme un bourbier d'étoiles sous la pluie
chaude-chantante : une pluie-en-la-chair,
un suintement sans fin de soleil mort,
une agonie de bouche où l'or bouillonne.
L'explosion d'un grisou dans l'aorte
de la matière en son amas natal.
Sang trop compact, tumeur de l'énergie
qui fait fumer une fièvre d'atomes.
Est-ce la pluie qui tombe ou le grésil
de la lumière aride? Est-ce la pluie
ou bien les stries de la mort dans le spectre?
Est-ce une pluie de pierres pyrogènes,
ou bien le bris d'une étoile en éclats
comme un miroir de mille et mille vies
où notre image ancienne se détruit
puis nous revient, par les années-lumière,
neiger en nous pour une autre naissance?

Charles Dobzynski, Supernova

Ces astres, ces flambeaux, qu'en passant l'homme admire,
A qui le Guèbre antique élevait des autels,
Comme leur créateur seront-ils immortels?
Au jour marqué par lui, la comète embrasée,
Vient-elle réparer leur substance épuisée?
Meurent-ils comme nous? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome attendant leur retour,
Vit, dans les régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, d'autres astres s'éteindre.
Tout passe donc, hélas! Ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps.

Louis Fontanes, L'Astronomie

Quand le soleil ferme les yeux
qu'est-ce qu'il voit ?

© Jean-Pierre Gandebeuf

Les étoiles avaient débrayé

elles voulaient une augmentation par branche

Le soleil disait qu'il était trop vieux

la lune seule

réclamait au notaire

un dégrèvement partiel

ENCORE UNE HISTOIRE DE CLAIR

© Jean Pierre Gandebeuf

Le soleil n'était plus
que l'ombre de lui-même

JEAN-PIERRE GANDEBEUF

qu'est-ce qui
est

là-bas

ou n'est pas
peut-être

qu'est-ce qui est là-bas
au bout
lorsque l'on traverse les temps
lumière
et remonte donc
ce temps

qu'est-ce qui est
et
est-ce que ça
s'arrête
hein ?

on tente
de le dire

ce qui ne se dit pas
excède le dire
ce qui est sans le dire

de l'homme

on tente
avec nos mots
nos petits petits mots
approximatifs
fragiles
humains
de comprendre
de saisir
un tout petit petit peu
ce qui
est
là-bas
peut-être

et où ça s'arrête
si ça s'arrête
peut-être

entre penser saisir
et dire

entre voir
avoir vision
et savoir
la dire

entre penser et parler

entre penser par ce qu'on parle
entre parler pour ce qu'on pense

entre voir
percevoir
supputer
établir
y'a un monde

celui que l'on ne connaît pas
pige pas
n'imagine pas même
souvent
parfois

le grand grand
et le tout petit petit

par exemple

entre les deux
y'a la science
et la petite poésie
faufilées
qu'essaient
essaient
essaient encore
d'piger
un peu

ressentir
comprendre
établir
un peu

et nous
tout petits
debout
dressés
sur l'écorce
de notre petite boule
d'eau et de terre
on regarde
au loin

la paume de la main
ouverte au-dessus
des sourcils
pour nous protéger de
l'éblouissement
des étoiles

on cherche
à voir
à sentir
on intuitionne sévère
on hypothèse à tout bout d'champ
on essaie de dire
cet à peine dicible

avec nos petits outils
nos petits moyens
nos pensées petites
nos petits mots
notre petit langage
perdus dans une logo logique
un espace
temps
sans logo logique
que silence
et noir
crépitements lueurs immenses
variété insondable
expansion

et là
que nous
peut-être
peut-être
à nous demander si

que nous
dans ces
univers

multiples
peut-être
peut-être

où nous ne sommes que

petits

dans

ces univers qui

nous dépassent

largement

largement

largement

mais on essaie

FRED GRIOT

15

je sais à présent que le ciel
n'est qu'une haute verrière
cloutée de vers luisants
comme j'ai toujours su enfant
qu'au-dessus de ma tête
la véranda familiale attirait
pour moi tout l'univers

Fouillis d'étoiles

Parfois les nuits sont si claires
Qu'elles sont comme un appel.

Il peut y avoir tellement d'étoiles
Que dans ce fouillis solennel

A peine si tu distingues
Çà et là quelques étoiles :
Celles qui sont condamnées.

EUGENE GUILLEVIC

La Terre est morte; morts Uranus et Saturne;
Mars et Vénus, Pallas, Mercure et Jupiter,
Tous morts : et dans l'effroi de leur route nocturne,
Les spectres sidéraux gravitent sur l'éther.

Dans leur pâleur cendrée, ils gravitent encore,
Rapprochant du soleil leurs cycles somnolents;
Et l'aïeul qui n'a plus l'espoir d'aucune aurore
Sent le feu génital s'éteindre dans ses flancs.

Horreur! Voici grouiller sur lui l'âpre vermine
Des océans, des bois et des vivants furtifs:
Un ennui moribond l'attarde; il s'achemine,
Et le vent frais l'endort dans des râles plaintifs.

Qu'ils sont loin, les soleils! Comme c'est froid, les brises!
Et l'énorme mourant contemple avec mépris
Le fantômal troupeau de ses planètes grises
Qui tournent mornement autour d'un grand ciel gris.

Edmont de Haraucourt, L'agonie du soleil

Constat

Sur asphalte de nuit
la lune a dérapé (Pneus lisses.
Traces très nettes de freinage
sur voie lactée)

Choc frontal contre Taureau.
Saturne dégradée.
(trois anneaux manquent).

Verseau renversé.
Polaire éjectée plein sud.
Deux ovnis rétamés.

Dommages corporels : néant.
Dommage au néant : néant.

Signé : Grande Ourse (en service)

Pour devis et réparations s'adresser à Dieu,
seul tôlier agréé.
Tél : Éternité 0.00.000.00000.00000 etc...

Nuits de juin

L'été, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte
La plaine verse au loin un parfum enivrant ;
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entrouverte,
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure ;
Un vague demi-jour teint le dôme éternel ;
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

VICTOR HUGO

L'étoile filante

Pour attraper une étoile
Il faut la laisser tracer
Dans la nuit son cri de squalé...

Puis des doigts sans le casser
Tirer à soi son sillage
L'accrocher à ses cheveux
Et la porter au visage
Sans effaroucher ses rêves...

Patrick Joquel

Tu m'expliques
Orion
Rigel et Bételgeuse

La dérive des continents
le lent cheminement de l'homme
et la danse des atomes

Mais
tu ne me dis pas
où j'étais
avant de venir au monde

PATRICK JOQUEL

L'escargot

À bord de son vaisseau
un escargot s'endort

Au-dehors le soleil
veille sur son sommeil

Il rêve

Au-dedans de sa carapace
l'escargot glisse dans l'espace

D'étoile en étoile il glisse
il voyage et laisse un sillage

d'or

(Billet de faire-part).

Ô convoi solennel des soleils magnifiques,
Nouez et dénouez vos vastes masses d'or,
DouceMENT, tristement, sur de graves musiques,
Menez le deuil très-lent de votre soeur qui dort.

Les temps sont révolus! Morte à jamais, la Terre,
Après un dernier râle (où tremblait un sanglot!)
Dans le silence noir du calme sans écho,
Flotte ainsi qu'une épave énorme et solitaire.
Quel rêve ! est-ce donc vrai ? par la nuit emporté,
Tu n'es plus qu'un cercueil, bloc inerte et tragique
Rappelle-toi pourtant! Oh! l'épopée unique!...
Non, dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

Ô convoi solennel des soleils magnifiques...

Et pourtant souviens-toi, Terre, des premiers âges,
Alors que tu n'avais, dans le spleen des longs jours,
Que les pantoums du vent, la clameur des flots sourds,
Et les bruissements argentins des feuillages.
Mais l'être impur paraît! ce frêle révolté
De la sainte Maïa déchire les beaux voiles
Et le sanglot des temps jaillit vers les étoiles...
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

Ô convoi solennel des soleils magnifiques...

Oh! tu n'oublieras pas la nuit du moyen âge,
Où, dans l'affolement du glas du "*Dies irae*",
La Famine pilait les vieux os déterrés
Pour la Peste gorgeant les charniers avec rage.
Souviens-toi de cette heure où l'homme épouvanté,
Sous le ciel sans espoir et têtU de la Grâce,
Clamait: "Gloire au Très-Bon", et maudissait sa race!

Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

Ô convoi solennel des soleils magnifiques...

Hymnes ! autels sanglants ! ô sombres cathédrales,
Aux vitraux douloureux, dans les cloches,
L'encens. Et l'orgue déchaînant ses hosannas puissants !
Ô cloîtres blancs perdus ! pâles amours claustrales,
[...] Ce siècle hystérique où l'homme a tant douté,
Et s'est retrouvé seul, sans Justice, sans Père.
Roulant par l'inconnu, sur un bloc éphémère.
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

Ô convoi solennel des soleils magnifiques...

Et les bûchers ! les plombs ! la torture ! les bagnes !
Les hôpitaux de fous, les tours, les lupanars,
La vieille invention ! la musique ! les arts
Et la science ! et la guerre engraisant la campagne !
Et le luxe ! le spleen, l'amour, la charité !
La faim, la soif, l'alcool, dix mille maladies !
Oh ! quel drame ont vécu ces cendres refroidies !
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

Ô convoi solennel des soleils magnifiques...

Où donc est Çakia, coeur chaste et trop sublime,
Qui saigna pour tout être et dit la bonne Loi ?
Et Jésus triste et doux qui douta de la Foi
Dont il avait vécu, dont il mourait victime ?
Tous ceux qui sur l'énigme atroce ont sangloté ?
Où, leurs livres, sans fond, ainsi que la démence ?
Oh ! que d'obscurs aussi saignèrent en silence !...
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

Ô convoi solennel des soleils magnifiques...

Et plus rien! ô Venus de marbre! eaux-fortes vaines!
Cerveau fou de Hegel ! doux refrains consolants !
Clochers brodés à jour et consumés d'élans.
Livres où l'homme mit d'inutiles victoires !
Tout ce qu'a la fureur de tes fils enfanté
Tout ce qui fut ta fange et ta splendeur si brève,
Ô Terre, est maintenant comme un rêve, un grand rêve.
Va, dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

Ô convoi solennel des soleils magnifiques...

Dors pour l'éternité, c'est fini, tu peux croire
Que ce drame inouï ne fut qu'un cauchemar,
Tu n'es plus qu'un tombeau qui promène au hasard
[.....] sans nom dans le noir sans mémoire.
C'était un songe, oh! oui, tu n'as jamais été!
Tout est seul! nul témoin! rien ne voit, rien ne pense.
Il n'y a que le noir, le temps et le silence...
Dors, tu viens de rêver, dors pour l'éternité.

Ô convoi solennel des soleils magnifiques,
Nouez et dénouez vos vastes masses d'or,
DouceMENT, tristement, sur de graves musiques,
Menez le deuil très-lent de votre soeur qui dort.

Jules Laforgue, Marche funèbre pour la mort de la terre

Les étoiles

A Mme de P***.

Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,
Alors que, s'enfuyant de la céleste enceinte,
De l'absence du jour pour consoler les cieux,
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur,
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit;
Et le souffle du soir qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'oeil ébloui les cherche et les perd à la fois;
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tel qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
Font jaillir en s'ouvrant des gerbes d'étincelles.
D'autres en flots brillants s'étendent dans les airs,
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière;
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi,
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles
Qui, revenant au port, d'un rivage lointain,
Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.

De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge;
Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux,
D'autres se sont perdus dans les routes des cieux,
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'Orient de leurs fraîches clartés,
Etonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.
Dans la danse céleste ils s'élancent... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue, et les nomme.
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottants les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime?
Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,

Qui, dans mes longues nuits, m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être?... ah! puisse-t-il au céleste séjour
Porter au moins ce nom que lui donna l'Amour!

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même, avec eux emportés dans leur cours
Vers un port inconnu nous avançons toujours!
Souvent, pendant la nuit, au souffle du zéphire,
On sent la terre aussi flotter comme un navire.
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs;
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémisséments;
Et l'homme sur l'abîme où sa demeure flotte
Vogue avec volupté sur la foi du pilote!
Soleils! mondes flottants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Echouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute!
Cet Océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage;
Car de la vérité la lumière est l'image!
Oui : si j'en crois l'éclat dont vos orbes errants
Argentent des forêts les dômes transparents,
Qui glissant tout à coup sûr des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées;
Si j'en crois ces rayons dont le sensible jour
Inspire la vertu, la prière, l'amour,
Et quand l'œil attendri s'entrouvre à leur lumière,
Attirent une larme au bord de la paupière;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments
Qui dirigent vers nous les soupirs des amants,

Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poète!
Tentes du ciel, Edens! temples! brillants palais!
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix!
Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence!
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats que le regard envie
Nourrissent à jamais les enfants de la vie,
Et l'homme, un jour peut-être à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu?
Hélas! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres! fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : Que ne suis-je un de vous?
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus le parvis du saint lieu,
Eclorre tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème?
Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre;
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux;
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage :
Je visiterais l'homme; et s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse,
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse;
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs,
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée;
Mon rayon pénétré d'une sainte amitié
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre!
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux :
Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine;
Je sécherais leurs pleurs; et quand l'œil du matin

Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon en quittant leur paupière attendrie
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir; et, lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir.

Et vous, brillantes sœurs ! étoiles, mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,
Et cadencant vos pas à la lyre des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux!
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne,
Vous guideriez mon œil dans ce brillant désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd!
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être!
Et noyant dans son sein mes tremblantes clartés,
Je sentirais en lui., tout ce que vous sentez!

Alphonse de LAMARTINE (1790-1869)

Nouvelles méditations poétiques, 1823

Nous cherchons
des étoiles
dans les voiles
du ciel noir.

Nous marchons
sous l'agreste
et céleste
entonnoir.

La nuit fleure
les blés doux
de Cybèle.

À cette heure
la nuit d'août
est si belle.

Il fait doux.
La nuit d'août
pour nous deux
est étale.

Sais-je d'où
ma doudou
il nous pleut
des étoiles ?

Fais un vœu
si tu veux
quand le rai

de sa course
soudain raie
la Grand Ourse.

La nuit
n'a pas de secrets
pour toi :
elle est ta confidente.
Par elle,
tu connais le mystère
des ombres
et des étoiles ;
celui des sources,
des murmures ,
des clapotis.
Le silence
est ton frère,
le seul à qui tu dis
qui
tu aimes.
Et la nuit,
curieuse,
t'écoute.

DANIEL DELUC

Cette nuit
Les étoiles ont les dents de l'acier
Coulé en pieuvre-orchidée,
Insidieuses, noueuses mères
Couveuses de barreaux barbelés,
Étoile après étoile,
Rêve après rêve,
Les coyottes prennent la place des oiseaux bleus.

MARTINE LE SAULE, in INSULAIRE, ARCAM, 1989

DERNIÈRE VISION

Tout ! tout a disparu, sans échos et sans traces,
Avec le souvenir du monde jeune et beau.
Les siècles ont scellé dans le même tombeau
L'illusion divine et la rumeur des races.

Ô soleil ! vieil ami des antiques chanteurs,
Père des bois, des blés, des fleurs et des rosées,
Éteins donc brusquement tes flammes épuisées,
Comme un feu de berger perdu sur les hauteurs.

Que tardes-tu ? La terre est desséchée et morte :
Fais comme elle, va, meurs ! Pourquoi survivre encor ?
Les globes détachés de ta ceinture d'or
Volent, poussière éparse, au vent qui les emporte.

Et, d'heure en heure aussi, vous vous engloutirez,
Ô tourbillonnements d'étoiles éperdues,
Dans l'incommensurable effroi des étendues,
Dans les gouffres muets et noirs des cieus sacrés !

Et ce sera la Nuit aveugle, la grande Ombre
Informe, dans son vide et sa stérilité,
L'abîme pacifique où gît la vanité
De ce qui fut le temps et l'espace et le nombre.

Lecointe de Lisle, Poèmes Barbares

Les étoiles sont dispersées sans ordre
Comme une poignée de graines petites ou grosses
Eparpillées par une main négligente
Sans la faiblesse des yeux nous verrions des soleils...
Inquiétude clandestine...
La lumière partout présente
Voici donc un monde merveilleusement simple
Mais cerné d'inconnu
Ce monde dont le commencement et la fin
Restent dans une ombre surnaturelle.
Blanches traînées de vapeurs jetées sans direction dans l'espace
Entre elles des déserts où toute lueur se perd
Incessamment- les mondes croulent
Sans que jamais se vide le ciel.
Où sont ces royaumes célébrés
Où les délices des enfants des hommes
Petits nids accrochés dans un coin de l'univers
Pollens de fleurs
Moucherons dans la lumière.



Il y a tant d'étoiles
à l'instant de mourir
qui oublie de s'éteindre

ALAIN-JEAN MACE

Au fond des cieux noirs
La lumière a des lueurs d'étoiles
Dans les yeux

ALAIN-JEAN MACE

Moi et l'immensité

Des fois quand je lève la tête
le noir me nargue et me répète
qu'il faut dormir, et cetera...
La nuit m'épie, les yeux mi-clos,
mille et mille étoiles me guettent,
moi petit homme au cœur trop gros...

Quand je serai grand tu verras !

Une étoile appelle

Intermittente entre les doigts de l'arbre
une lueur, une étoile m'appelle,
clignote, me regarde, disparaît,
poursuit le jeu : la paupière qui bat,
un tremolo, un regard appuyé...
C'est bien un appel, mais oui, des signaux.
C'est bien à moi que l'étoile s'adresse !
Quel prisonnier fiévreux
frappe aux murs de l'espace ce S.O.S. ?
C'est bien pour moi. Si je bouge la tête
la lumière se tait. On dirait qu'elle a peur...

J'ignore les secrets mathématiques des grands nombres,
la langue des ordinateurs.
Je ne sais même pas le morse.
Mais je connais bien ce langage des yeux
qui sans répit me hèlent, me provoquent,
pour m'annoncer qui sait
quel terrible secret ?
Quel message, quelle menace, quel adieu ?
L'apprendrai-je jamais ?

Mais je sais maintenant
que plus jamais je ne serai indifférent
au moindre signe de ce monde,
qu'il faut à tout instant être prêt à répondre
à tout appel, et que demain peut-être
parmi la foule d'un trottoir,
dans le métro, dans la rue, dans un bois,
un geste, un regard, un sourire
me révéleront blanc sur noir
ce qu'en vain cherchait à me dire
l'étoile angoissée de ce soir
entre les feuilles du grand arbre.

Armand Monjo

NUIT

Au ciel,
la lune monte la garde.

D'ailleurs
pas une étoile n'ose bouger.

Seules les étoiles filantes
qui sont des enfants désobéissants.

MICHEL MONNEREAU

... Tout est mort ! J'ai parcouru les mondes;
Et j'ai perdu mon vol dans les chemins lactés,
Aussi loin que la vie, en ses veines fécondes,
Répand des sables d'or et des flots argentés :

Partout le sol désert côtoyé par des ondes,
Des tourbillons confus d'océans agités...
Un souffle vague émeut les sphères vagabondes,
Mais nul esprit n'existe en ces immensités.

En cherchant l'œil de Dieu, je n'ai vu qu'un orbite
Vaste, noir et sans fond, d'où la nuit qui l'habite
Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours ;

Un arc-en-ciel étrange entoure ce puits sombre,
Seuil de l'ancien chaos dont le néant est l'ombre,
Spirale engloutissant les Mondes et les Jours !
Immobile Destin, muette sentinelle,
Froide Nécessité!... Hasard qui, t'avançant
Parmi les mondes morts sous la neige éternelle,
Refroidis, par degrés, l'univers pâlisant,

Sais-tu ce que tu fais, puissance originelle,
De tes soleils éteints, l'un l'autre se froissant...
Es-tu sûr de transmettre une haleine immortelle,
Entre un monde qui meurt et l'autre renaissant ?...

Gérard de Nerval, Le Christ aux Oliviers

LE POINT NOIR

Quiconque a regardé le soleil fixement
Croit voir devant ses yeux voler obstinément
Autour de lui, dans l'air, une tache livide.
Ainsi tout jeune encore et plus audacieux,
Sur la gloire un instant j'osai fixer les yeux :
Un point noir est resté dans mon regard avide.
Depuis, mêlée à tout comme un signe de deuil,
Partout, sur quelque endroit que s'arrête mon œil,
Je la vois se poser aussi, la tache noire !
Quoi, toujours ? Entre moi sans cesse et le bonheur !
Oh ! c'est que l'aigle seul – malheur à nous, malheur ! –
Contemple impunément le Soleil et la Gloire.

GERARD DE NERVAL

C'était la nuit. Des sentinelles étaient placées en ligne autour
Des sept zones du ciel, et comme s'ils retentissaient du haut d'une tour
Leurs cris d'alarme perçaient l'ombre, et les bruits innombrables des astres
S'entendaient à travers l'étendue, et la Lune était une borne dans l'espace
Et elle renvoyait le bruit d'essieu de l'écho qui venait des barrières du pôle.
Alors, sous les voiles superposées des brumes l'une sur l'autre
Le ciel se fortifie en cercles par la main des gardiennes des Airs,
Les Heures, servantes du Soleil, et les étoiles serrent
Les verrous atlantiques sur les portes inviolables
Pour qu'une embuscade n'aille point s'emparer du pôle en l'absence des dieux vénérables.
Au lieu des fifres du combat et des flûtes accoutumées
Ce sont les ailes du vent que pendant toute la nuit on entend chanter.
Le compagnon céleste des Dragons arcadiens de l'Ourse
Epie d'en haut Typhée et sa nocturne course,
Le vieux Bouvier guette dans la nuit avec ses yeux vigilants,
L'étoile du matin observe le levant et celle du soir le couchant.
Et Céphée, laissant au Sagittaire la garde du Midi encore
S'est réservé les portes pluvieuses qui sont au Nord.
Des feux s'allument de toutes parts, et les étoiles dont les feux brûlent,
Et de la lune, qui ne prend pas de repos, les rayons nocturnes
Brillent comme des torches. Et dans un tourbillon de feu,
Traversant l'épaisseur de la nuit et parties du haut trône de Dieu
Les étoiles filantes écrivent dans les airs en traits de flamme
Et naissent de la droite de Dieu...

Nonnos, né vers 410 en Haute-Egypte, Les Dionysiaques

Qu'est-ce donc qui soudain me coule sous le cœur avec ces pressentiments et avale la molle douceur de l'air mélancolique ? As-tu toi aussi, Nuit obscure, quelque plaisir à notre présence ? Que tiens-tu sous ton manteau qui me va invisible et fortement à l'âme ? Un baume précieux tombe de ta main du bouquet de pavots. Tu relèves les lourdes ailes de nos pensées. Nous nous sentons saisis d'un mouvement obscur et inexprimable - je vois un visage sévère, joyeusement effrayé, il s'incline vers moi avec douceur et ferveur et me montre au milieu de boucles infiniment mêlées la chère jeunesse de ma mère. Comme la lumière me paraît pauvre et infantile maintenant, quelle réjouissance et bénédiction dans l'adieu du jour. Et donc, pour cette seule raison, parce que la nuit détourne de toi ceux qui te servent, tu as semé dans les infinis de l'espace les sphères lumineuses pour faire savoir ta toute puissance, ton retour dans les temps de ton éloignement. Plus célestes que ces étoiles scintillantes nous semblent les yeux infinis que la nuit a ouvert sur nous. Ils voient plus loin que les plus pâles de ces armées innombrables --- sans requérir de lumière ils percent les profondeurs d'un cœur aimant --- ce qui emplit d'une indicible volupté un espace supérieur encore. Loue la reine des mondes, la haute messagère des mondes saints, la prêtresse de l'amour bienheureux --- elle t'envoie à moi --- tendre aimée --- charmant soleil de la nuit--- maintenant je veille--- car je suis tien et mien -- - tu m'as annoncé que la nuit était vie --- tu m'as fait homme --- Dévore mon corps au feu d'esprits, que je mêle mon être aérien plus intimement à toi, et que dure éternellement notre nuit de noces.

Novalis, extrait de Hymnes à la Nuit, 1800

XX

ENCORE ELLE

Puis, quand même viendrait ce funèbre moment
Où ton âme, quittant un corps qui se crevasse,
Devrait s'évanouir à jamais de ta face,
Ta place resterait marquée au firmament.

Vers ce trou noir, privé de ton scintillement,
Toujours et malgré tout et quoi que l'ombre y fasse,
Toujours se tournera dans son amour vivace
L'invincible désir qui jaillit de l'aimant.

De cette amour fidèle et qu'il te garde entière,
Toujours il trouvera dans le grand cimetière
La tombe obscure et chère où tu reposeras,

Et sans qu'à t'oublier jamais on se résigne
Nous lèverons encor nos regards et nos bras
Vers la place immuable où son doigt nous fait signe.

JEAN RICHEPIN, in *La Mer*, 1886

ELLE TOUJOURS

Car ce serait assez pour que l'on te bénit,
Sainte étoile du nord, si tu n'étais qu'un phare,
Toi par qui les bateaux, quand leur aile s'effare,
Sont en un sûr chemin ramenés à leur nid.

Quelquefois cependant le phare se ternit,
Et l'heure où de rayons son feu nous est avare,
C'est l'heure où l'ouragan soufflant dans sa fanfare
Pousse au galop sur nous son cheval qui hennit.

Mais quoi ! Même à cette heure, et sans que l'on te voie,
Aux matelots perdus montrant toujours la voie,
Tu guides dans la nuit l'aiguille du compas ;

Et c'est toi, toujours toi, que nous voyons en elle,
Ancre immobile, dont le câble ne rompt pas,
Ancre jetée au fond des cieus, ancre éternelle !

XIII

VOIES LACTÉES

L'espace est pur, et les étoiles y sont toutes.
D'où vient donc ce grand bruit de pluie à larges gouttes ?
Ah ! j'y suis !... La mer *lampe*, et c'est le bruit des rangs
Où vont tumultueux les *bouillons* de harengs.
O caravane en long ruban clair, tu ruisselles
Comme un torrent de lait pétillant d'étincelles,
Et là-bas, aussi loin que puissent voir mes yeux,
Tu te joins à celui qui coule dans les cieux ;
Et la Nuit et la Mer en nourrices jumelles
Semblent verser de leurs invisibles mamelles
Ce lait doux que bientôt va boire en souriant
Le soleil rose qui s'éveille à l'orient.

Jean Richepoin, in *La Mer*, 1886

L'ÉTOILE DU NORD

Cinquante ans d'efforts persistants
Et de course qui s'accélère,
Un demi-cycle séculaire,
Voilà donc ce qu'il faut de temps

Pour que les rayons éclatants
De la blanche étoile polaire
Qui nous conduit et nous éclaire
Arrivent à nous. Cinquante ans !

O phare du céleste hâvre,
Ainsi tu serais un cadavre
Aux feux éteints, aux flancs vidés,

Que dans notre foi coutumière
Nous serions encore guidés
Par ta survivante lumière !

Jean Richepin

L'espace

Né de tout et de rien
cosmique apnée ou souffle immense
l'espace ouvre du zénith au nadir
sa déchirure à la soif du désir

Attente d'un regard pour exister
d'un souffle d'aile pour jouir
il est prunelle sans limite
agrandissant en cercles concentriques
le translucide iris
jusqu'au-delà du sens
que le jet d'un oiseau désigne
de son vol...

Hymne des Estoiles

Prend son être et son bout
Des celestes chandelles,
Que le Soleil ne voit
Rien çà-bas qui ne soit
³⁰ En servage sous elles.

De là, les semences des fleuves
Sortent et r'entrent dans la mer :
De là, les terres font germer
Tous les ans tant de moissons neuves :
³⁵ De là, naissent les fleurs,
Les glaces, les chaleurs,
Les pluyes printanieres :
De là, faut que chacun
Souffre l'arrest commun
⁴⁰ Des Parques filandieres².

En vain l'homme de sa priere
Vous tourmente soir et matin :
Il est trainé par son Destin,
Comme est un flot de sa riviere :
⁴⁵ Ou comme est le tronçon
D'un arraché glaçon
Qui roule à la traverse,
Ou comme un tronc froissé
Que le vent courroussé
⁵⁰ Culbute à la renverse.

Bref les humaines creatures
Sont de Fortune le jouet :
Dans les retours de son rouet
Va devuidant nos avantures¹.
⁵⁵ Le sage seulement
Aura commandement
Sur vostre espesse bande,
Et sur vous aura lieu[^]
L'homme saint qui craint Dieu :
⁶⁰ Car Dieu seul vous commande.

Nôtre esprit, une flame agile
Qui vient de Dieu, depend de soy :

ÉTOILE FILANTE

A la pointe où se balance un mouchoir blanc
Au fond noir qui finit le monde
Devant nos yeux un petit espace
Tout ce qu'on ne voit pas
Et qui passe

Le soleil donne un peu de feu

Une étoile filante brille
Et tout tombe
Le ciel se ride
Les bras s'ouvrent
Et rien ne vient
Un cœur bat encore dans le vide

Un soupir douloureux s'achève
Dans les plis du rideau le jour se lève

PIERRE REVERDY

Ciel étoilé

Un arbre orienté vers le ciel
Cette procession sombre
On éclaire le monde avec des bougies
Tout se tient trop loin et dans l'ombre
Un bruit de pas trouble la nuit

Le mur se détaché lentement
Et son ombre fait une tache
Contre la terre qui descend
Vers la rivière où l'on entend
Le rire de cristal des roches

Un rayon blanc s'accroche en haut
La nuit se balance un moment
Quelque chose tombe dans l'eau
Une pluie d'étoiles

Pierre Reverdy

Elle est venue la nuit de plus loin que la nuit
à pas de vent de loup de fougère et de menthe
voleuse de parfum impure fausse nuit
fille aux cheveux d'écume issue de l'eau dormante

Après l'aube la nuit tisseuse de chansons
s'endort d'un songe lourd d'astres et de méduses
et les jambes mêlées aux fuseaux des saisons
veille sur le repos des étoiles confuses

Sa main laisse glisser les constellations
le sable fabuleux des mondes solitaires
la poussière de Dieu et de sa création
la semence de feu qui féconde la terre

Mais elle vient la nuit de plus loin que la nuit
A pas de vent de mer de feu de loup de piège
bergère sans troupeau glaneuse sans épis
aveugle aux lèvres d'or qui marche sur la neige.

Poésie, 1940-1950

CLAUDE ROY

Je pars...

Je pars en nuage
Avec pour bagages
Deux ou trois chapeaux
Un oiseau sans cage
Pour saluer Tokyo
Le pic d'Aneto

J'ai un pied à terre
Banlieue Jupiter
On invitera Stratus
Les cousins Cumulus
Pour une satellite-partie
Avec des brochettes d'OVNI

En revenant de là-haut
Je passerai par le paradis
J'achèterai une franchise
Une averse de cadeaux
Un foulard pour l'Éverest
Deux ou trois éclairs de Brest

Et dans quelques jours
Je serai de retour
Soyez au nuageodrome
Avec tous vos mômes
Mais j'ai les poches percées
N'oubliez pas vos K-ways.

nuit vivier
tourments de poussière

la constellation du chacal
je la crée pour l'occasion
dans le prodige de ses repères

méfiance et pudeur
sont les mots d'ordre

nuit vivier .
tourments de poussière

gardons-nous
de ses légions

AMINA SAÏD

Là-bas au bout
des branches
où le soleil pose
sa joue
où le bleu-vert se noue
au bleu si doux de l'autre rive
là-haut, au commencement
de la lumière
sur la joue tendre du soleil
se pressent mille
visions indéfinissables
d'infini
là-haut
sur la marche céleste
des plus hautes branches

MARCEL SAINT-MARTIN

Paul SANDA

Lumière cosmique.

Ainsi chaque nuit d'été je contemplai Véga ; et j'embrassai des yeux cette étoile si brillante, si active, toute la constellation de la Lyre qui voisinait les ailes du Cygne – elle scintille là, majestueusement ; le pavot jaune de Deneb – et ce qui voltigeait sous le bec de l'Aigle, la si subtile humeur crêtée de feu, la griffe puissante d'Altaïr. Voilà : vous dire alors que j'ai éprouvé comme un choc, sous le sang des particules énergétiques, celles que mes ancêtres Volques savaient si bien *filer* en un fameux rite depuis l'agonie explosive de leur réalité : jeu d'Est en Ouest, jeu de capture lumineuse, comme un affluent attiré par le lit du fleuve profond.

Ô c'est que j'ai refusé d'accepter si facilement la lumière, tant absorbé par l'intellect, du moins d'y accéder sans la si rare poussée du désir, de la quête, du geste fondamental d'entendement, de la volonté, de l'indéfectible abîme découvert jusqu'au cœur du mystère : le sens d'une vie parfaitement *cyclique*.

Sans doute mon rêve ne peut laisser d'empreinte sous le rayon cosmique sans l'effondrement de son centre, de ce lieu où l'opacité va paraître refermer la perfection. Peut-être mon rêve ne peut s'y nourrir de la splendeur, du silencieux trou noir de la parole, de la terre, de la flamme, de la brèche. Et si j'ai pu traverser la lumière, les yeux grands fermés alors c'est que j'ai su pénétrer, d'un même effet, la force de la lueur, comme elle était non conçue. Une joie torrentielle et magnifiée, une imprécation sourde et un attouchement jubilatoire, tous inspirés d'un coup de l'immensité sombre, sont apparus dans les battements de l'abîme. Désespérément, j'ai façonné l'offrande à mes mains : la Lune en huile, déposée sur chacun de mes pores.

Mystère

l'arbre secoue ses étoiles
dans la mare hallucinée

d'où part à ta rencontre
le ver luisant

mais seul t'intéresse
le secret de ton caillou noir
autour de quelle mer
sous quels soleils

ta main

leste le silence

et le temps

Attendre que la Nuit, toujours reconnaissable
À sa grande altitude où n'atteint pas le vent,
Mais le malheur des hommes,
Vienne allumer ses feux intimes et tremblants
Et dépose sans bruit ses barques de pêcheurs,
Ses lanternes de bord que le ciel a bercées,
Ses filets étoilés dans notre âme élargie,
Attendre qu'elle trouve en nous sa confidente
Grâce à mille reflets et secrets mouvements
Et qu'elle nous attire à ses mains de fourrure,
Nous les enfants perdus, maltraités par le jour
Et la grande lumière,
Ramassés par la Nuit poreuse et pénétrante,
Plus sûre qu'un lit sûr sous un toit familial,
C'est l'abri murmurant qui nous tient compagnie,
C'est la couche où poser la tête qui déjà
Commence à graviter,
À s'étoiler en nous, à trouver son chemin.

JULES SUPERVIELLE

Voyageuse rarissime
Des vides intercélestes
Géante bulle à l'égal
D'un ou plusieurs soleils

Elle devrait tourner
Sur elle-même comme
Sur sa propre chimère
Graviter comme si
L'invisible ou l'illusion
Fussent sa force motrice
Bien définie elle demeure
Indécelable le rébus
Elle eût pu être pour l'espace
La furtive acclamée l'élue
Une sphère de féeries
Aux couleurs néo-réelles
Nous faire croire au miracle
D'une transparence observable
Elle aurait pu danser légère
Echo dans un miroir
Fugace et consolante
Ne serait-elle qui sait
Ce compact écheveau
De rayons X courbés
Sous la loi singulière
D'un dur tyran masqué
Qui les plierait à croire
à la toujours fidèle
Constante ligne droite
De leur libre trajet
Recluse dans une sphère
Sans écorce impalpable
Mais néanmoins soustraite
Close

Et si froide infiniment
Infiniment si froide
Que l'ombre y creuse
L'ombre de son ombre
La théorie
Les certifie
Mais ils défient
Toute pratique
Et se récusent
Au plus aigu
De l'invisible
Les trous noirs
Trou noir
Il fonde dans l'abstraction
Une force soustrayante
Et fait du minimum
Un empire absolu
Une force de frappe aspirante
Soudaine qui happe au passage
Goulue et qui avale comme
Une sorte d'insondable
Entonnoir des enfers froids
Monstre qui broie
Bouffe
Digère
Et ne rend rien
Absolument rien
Ni la trace
Ni l'écho
Fussent-ils ceux d'un corps
Jadis glorieux et ayant
Rayonné
Reçu
Transmis

Aujourd'hui parcelle d'astre
Rompu dispersé mais encore
Matière contenant et pleine
De possible
Absolument rien
Même pas
L'ombre
Fût-elle celle de la lumière
Lumière d'un naguère
Naguère qui appartient
A un temps un espace
Conjoints et mesurables
Serait-ce
Cette chute sans fin
Comme vers
Un centre sans fond
Et toujours en soi-même
Fuyant
Mêlés intervertis
Le temps l'espace
Se percutant se resserrant
L'espace le temps
Peut-être se dissipant
Au sein d'une nouvelle
Et très sombre encore
Masse d'énergie
Gouffre du monstre tapi
Du monstre qui ignore
Ses origines l'espèce
Son corps et son
Identité
Puissance des cruautés
Pouvoir introverti
Et qui dure qui dure

Dans ce qu'on nommerait peut-être
Malédiction
La question se pose
Dans un noir éclat de rire
Ayant à tout jamais perdu
Ses qualités d'ex-étoile
Il tire néanmoins force et pouvoir
De cette défaite misérable

Courbe-t-il l'espace
Ploierait-il le temps
Faire de son lieu une sphère
Sombre d'attraction critique

Malheur à quoi ou à qui
Tombera dans le Trou
Ce dépassement de soi-même
Dans l'idée de la mort
Ce fol espoir inavoué
Que quelque chose subsiste
En dépit de
Et que la lumière passe outre
Le trou noir
D'un bloc les nierait-il
En nous
Etoile blanche
Trou noir
Le manque crée
Une dimension autre
Récurrence en son
For intérieur
A haut voltage
D'un cocon de germes
Tu avais jailli

Vêtue d'alpha
Tu déferlais dans l'ardeur
Juvénile de tes flammes
Géante gerbe de lèvres folles

Tu tournais dans l'ivresse
Clarifiante de ta lumière
Comme une bleue buée ton aura
Roue radiante tu tournais
Destinée à t'accomplir
En un cycle normal de vie
Filant filant de l'infini
Dans l'arc de ta longue marche
Tu étais devenue totale
Et si fine
Dans une telle masse de santé

Or comment as-tu pu comment
Te laisser au passage saisir
Etreindre enfouir réduire
Annihiler toute à ce point
De non retour où le nul prend
Force implosive de loi
Qu'es-tu maintenant
Toi qui fus l'élue
L'étoile d'un début
L'encore jeune promue
Toi qui n'es même plus
L'atome d'un souvenir
Le résidu d'une énigme
L'identité d'une fin.

André Verdet, Sphère non radieuse

Vision

Je me dis, l'espace l'espace
où il commence l'espace ?
Clic dans wikipedia,
ils parlent d'une ligne
ligne de karman
à 100 kilomètres de la terre
frontière entre l'atmosphère et l'espace cosmologique.
Puis je regarde l'espace entre mes doigts
l'espace entre moi et toi
l'espace autour de moi
où il commence l'espace ?
Je souffle sur la vitre, buée.
J'ouvre ma bouche, j'avale l'espace
et l'espace roule en moi.
Je lève mon pied,
l'espace flotte entre mon talon et la terre
et la terre roule autour du soleil
et le soleil roule dans l'espace sidéral
et la terrestre attraction me colle à la planète
et la terrestre attraction me colle à ton corps
et la nuit quand je dors
l'espace entre nos chairs a peu de place.
Embrasse-moi.
Le jour dans mon pays,
le ciel qui recouvre ma terre est bas
et les nuits de ciel dégagé
l'espace au-dessus de ma tête est vaste
l'espace au-dessus de ma tête
l'espace au-dessus de ma tête

l'espace dans l'eau se double avec les arbres
l'espace se noie dans les eaux de la terre
l'espace et les oiseaux cavalent au fond des flots.
Des moutons marchent sur l'eau
des camions préhistoriques déboulent sur les plates-bandes
des grillages palpitent au bord des buissons
oh l'espace l'espace
toutes les pensées ont place dans l'espace.
Et l'espace s'enroule autour de mes doigts
anneau de mon index
et je danse je danse
et l'espace flotte autour de moi
je tire la langue dans l'espace
ma langue le creuse le mouille le titille
ouvre brèche dans l'espace
je signe signe saigne respire l'espace
l'espace entre dans mes yeux
l'espace entre dans mes oreilles
l'espace entre dans ma bouche
me souffle et me balance
me signe me creuse et me mouille
tête se cabre
je hennis à l'espace
et c'est spasme c'est baiser baiser
je suis fiancée de l'espace
suis la pendue de l'espace
poussière du grand ballet des étoiles
microbe des fils électriques des ultrasons
pistil des astres au creux des mains
pastille du rien pilule sidérale pépin du vide
gommette de la planète
pustule des astéroïdes
je suis la grande veilleuse du monde
je suis Hélène qui parle la langue des cités martiennes

suis Léonard qui construit les engins de l'espace
Constantin qui défie l'attraction terrestre
et Jules qui envoie ses machines
je suis je suis Giovanni traceur des canaux sur Mars
je suis Youri qui marche sur la lune
je suis l'aiguilleuse du ciel le balancier de l'univers
je suis la voûte stellaire d'une minuscule fillette
poisson d'un espace qui l'avale
et nos bruits qui viennent à ses oreilles
sont les balbutiements de galaxies sans visages.
Comme des poupées russes
de ciel en ciel nous nous mangeons
Espace espace spacieux espace !
Avale les ailes de mon moulin
avale les prairies de mes collines
avale les propriétés de mes terrains
avale ma tête
avale mes yeux
avale mes trains à grande vitesse
avale les flèches des chasseurs
avale les cris d'enfants avale
les hommes
avale mon infimité
et si j'ajoute l'R
entre moi et le mort
entre moi et les siècles
il y a peu d'espace
infirmes tous
à la mesure de l'espace.
L'espace sidéral gît en moi
suis noyée dans l'espace sidéral
qui à jamais avale avale
notre désir d'atteindre toujours plus haut toujours plus loin
pendant qu'ici en bas nous semons le chaos.
La flamme que nous allumons sans regarder le ciel
troue nos rêves brûle nos ailes
les milliards que nous injectons
démantèlent nos grandes visions
nous assoiffent toujours plus
et nos rêves orphelins flottent
perdus dans un troupeau d'objets froids
qui couronnent la terre et courent à perdre
oh perdre nos haleines.
Embrasse-moi.
Où il commence l'espace ?
Tu souffles sur une vitre
buée.

Laurence Vielle